

NOS GRAVURES

L'expédition du Tonkin

On connaît les derniers événements, la fin déplorable du commandant Rivière, tué dans une sortie qu'il a tenté de faire de Hanoi, où il était enfermé depuis plusieurs mois, luttant courageusement contre des forces de beaucoup supérieures. De grands renforts ont été dirigés sur le Tonkin, l'échec sera réparé, mais irréparable est malheureusement la perte du très vaillant chef de l'expédition qui meurt, ô ironie du destin ! au moment même où un décret l'appelait au commandement supérieur des troupes de la marine au Tonkin.

Le capitaine de vaisseau Rivière, dont nous donnons le portrait, était né en 1827.

Entré à l'École navale en 1843, il en sortit comme aspirant en 1845 ; il fut nommé enseigne en 1849, lieutenant de vaisseau en 1856, capitaine de frégate en 1870, et capitaine de vaisseau en 1879, à la suite de la part active qu'il prit, cette année-là, à la répression de l'insurrection canaque.

On sait que M. Henri Rivière n'était pas seulement un marin distingué ; c'était aussi un littérateur brillant. Collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, il a fait paraître plusieurs romans : la *Main coupée*, les *Derniers jours de Don Juan*, la *Faute du Mari*, *Edmée*, le *Châtiment*, le *Combat de la vie*. Au théâtre, il a eu trois pièces jouées : la *Parvenue*, *Berthe d'Estrées*, et *M. Margerie*.

Dans un autre genre, il a écrit des études remarquables, telles que la *Marine française sous Louis XV*, et tout récemment encore, il publiait dans la *Nouvelle Revue* un très intéressant récit de son commandement en Nouvelle-Calédonie.

Des trois dessins que nous donnons sur le Tonkin, outre le portrait du commandant Rivière, deux sont relatifs aux combats livrés autour d'Hanoi, alors que les Annamites et les Pavillons-Noirs se rapprochaient de plus en plus de la place, dans l'intention de l'investir. Ces combats eurent lieu le 28 et le 29 mars. Le premier s'est terminé par la prise de Gia-Kouck, village occupé par l'ennemi. Dans la matinée du 28, deux compagnies d'infanterie de marine et la compagnie de débarquement du *Léopard*, seul navire de guerre alors ancoré devant Hanoi, avaient traversé le Fleuve-Rouge dans des bacs, et se portaient sur le village, lorsque, à environ un kilomètre de celui-ci, accueillies par une grêle de projectiles, elles durent se déployer en tirailleurs. Une digue, servant de route, conduit à Gia-Kouck, qui est situé sur un talus, environné d'arbres. Sur cette digue avait été établie une pièce de 4, qui tirait sur le village. Mais bientôt cette pièce dut se taire pour ne pas tirer sur les nôtres. Fantassins et matelots venaient de s'avancer au pas gymnastique, et bientôt ils arrivèrent ensemble et à peu près pêle-mêle sur le talus extérieur du fossé qui protégeait l'entrée du village. La tâche la plus dangereuse se trouvait accomplie, car les Français venaient de parcourir près de 300 verges sous une grêle de balles et de biscaïens.

L'élan est loin cependant d'être brisé : tous franchissent le fossé, sautent aux embrasures couvertes d'arbres de bambous, renversent en un clin d'œil les chevaux de frise—longs soliveaux hérissés de piquants en bois de fer—et poursuivent, la baïonnette dans les reins, l'ennemi qui se débande à travers le village dans toutes les directions.

Construits depuis plusieurs semaines, ces retranchements présentaient un développement assez considérable. Les Asiatiques avaient mis admirablement à profit ce terrain, coupé d'arroyos et de rizières, pour rendre leur position presque inexpugnable.

Pendant qu'une des deux compagnies se dirigeait avec la pièce de 4 sur le village de Gia-Thuy, d'où venait de partir une fusillade assez nourrie, la troupe de soutien, réunie aux tirailleurs, fouillait et livrait aux flammes le bourg de Gia-Kouck, abandonné depuis plusieurs jours par ses habitants.

Le lendemain, 29, avait lieu le combat de Bac-Nigue, livré à peu près dans les mêmes conditions et avec le même succès que celui de la veille. L'ennemi était nombreux, quatre à cinq mille, et disposait de quatre pièces de canons. Le village était, comme Gia-Kouck, occupé en grande partie par les *Pavillons-Noirs*. Les *Pavillons-Noirs* sont les débris des anciens rebelles chinois, dits *Taepings*, qui, après leur défaite irrémédiable en Chine, se réfugièrent au Tonkin, où ils vivent de brigandages et de pirateries. Ils sont armés d'une sorte de cuirasse faite d'épave très résistante, et d'une longue lance à la pointe carrée, ce qui la distingue de celle de l'Annamite, dont la pointe est plate. Notre troisième dessin, enfin, représente la canonnière de première classe le *Fanfan*. Cette canonnière a contribué, tout dernièrement, à la prise de Nam-Dinh. Elle est armée d'un canon tirant un obus de 56 livres, d'un canon tirant un obus de 24 livres, et de 2 canons-revolvers.

Placée à 500 verges des remparts, elle a, pendant les journées des 26 et 27 avril, éteint le feu des pièces de la face Sud, et a reçu 2 projectiles. Celui de l'arrière

a traversé le plat-bord et est venu ricocher sur la drôme du youyou ; celui de l'avant a traversé son mât de misaine.

Nous avons dessiné la *Fanfan* d'après une photographie faite à Ké-So, mission catholique, par un des missionnaires du Tonkin ; l'église, qui fait le fond du tableau, est la cathédrale de Ké-So.

M. de Laboulaye

M. de Laboulaye, sénateur, a succombé le 25 mai, aux suites d'une maladie de cœur dont il souffrait depuis assez longtemps.

M. Edouard-René Lefebvre de Laboulaye était né à Paris, le 18 janvier 1811. Il y fit son éducation et son droit, et débuta par une *Histoire de droit de propriété foncière*, 1839, couronnée par l'Académie des inscriptions et des belles-lettres. En 1815, il fut élu membre de cette Académie, et en 1848, nommé professeur de législation comparée au Collège de France. En 1868, il publia un roman allégorique : le *Prince Camille*, qui fit beaucoup de bruit.

Aux élections du 2 juillet 1871, il fut élu représentant de la Seine par 107,773 voix, et prit place au centre gauche dont il devint le président. Le 10 octobre, il fut élu sénateur inamovible, le dixième sur soixante-quinze. M. de Laboulaye était administrateur du Collège de France.

On peut dire que M. de Laboulaye a été l'un des fondateurs de ce tiers-parti qui suit au Sénat les impressions de M. Jules Simon. Il faut lui rendre cette justice qu'il a protesté contre les fameux décrets, qu'il a combattu au Sénat les dispositions contraires aux congrégations religieuses, qu'il a blâmé l'expulsion des princes, et que, bien que républicain, il s'est toujours élevé contre les actes odieux de la République.

Aux écrits mentionnés plus haut, il faut ajouter : *Histoire politique des États-Unis*, 1855 ; la *Liberté religieuse*, 1856 ; le *Parti libéral, son programme*, 1864 ; *Paris en Amérique*, 1863, signé René Lefebvre ; les *Souvenirs d'un voyageur*, 1857 ; *Abdallah*, roman arabe ; *Contes bleus*, 1863 ; *Nouveaux Contes bleus*, 1866. Il a traduit les *Mémoires et les Essais de morale de Franklin*. Enfin il a publié les *Œuvres complètes de Montesquieu*, 1875.

M. Laboulaye laisse deux fils, dont l'un est ministre de France en Portugal, et l'autre administrateur des postes et des télégraphes.

D'après la volonté de M. de Laboulaye, les obsèques ont été faites sans aucun appareil, sans cortège militaire ; aucun discours n'a été prononcé.

Sortant du Collège de France, le char funèbre s'est rendu à l'église Saint-Etienne-du-Mont. Les deux fils du défunt conduisaient le deuil.

Derrière venaient la députation du Sénat, les membres de l'Institut, etc.

Sur le cercueil étaient déposées trois immenses couronnes portant les inscriptions : "Union franco-américaine.—Au président Laboulaye : Commission française. Exposition de Boston.—École professionnelle de Versailles."

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise.

LES SUPERSTITIONS RUSSES

Il y a dans la vie journalière du paysan russe beaucoup de croyances fantastiques, et de très curieux souvenirs du paganisme y sont restés comme enracinés. Il croit aux nymphes des bois et des eaux ; il croit que l'esprit de leurs ancêtres morts hantent la demeure des vivants, et il n'y a pas de *baba* qui n'ait vu le diable au moins une fois dans sa vie et qui ne soit capable d'en donner une description minutieuse. Les pauvres et les riches reçoivent lors de leur baptême une petite croix qu'ils portent toute leur vie sous leurs vêtements, non seulement comme insigne de chrétienté, mais comme amulette contre le mauvais esprit. Dans les cas de maladie ou de mauvaise fortune, le paysan a recours au sorcier, et il se soumet à un nombre infini d'incantations païennes pour conjurer le malheur ; sa religion même, ses prières orthodoxes, ses génuflexions sans nombre, la manière dont il frappe son front sur le pavé, tout cela rappelle bien plus le nègre s'adressant à son fétiche que le chrétien priant Dieu.

Au mois de mars dernier il y eut une maladie très maligne sur les troupeaux, dans le village d'Ozersk, et l'infection se communiqua très rapidement de ferme en ferme, dans tout le gouvernement de Kalooga. Il y avait un médecin-vétérinaire à quelques milles de là ; mais, au lieu d'avoir recours à lui, les paysans suspendirent au cou de leurs vaches, en guise d'amulettes, des petits sacs rempli d'ail, et ils sautaient sur un seul pied par dessus les bêtes couchées en tenant d'une main un encensoir allumé. Ces moyens n'ayant pas réussi, ils devinrent très effrayés, et une assemblée publique fut convoquée dans laquelle on discuta longtemps et bruyamment quels moyens on devait prendre pour chasser la peste. Il fut décidé que, selon les traditions légues

par les ancêtres, les femmes du village devaient en faire le tour au milieu de la nuit en traçant un sillon avec une charrue dans le sable, ce qui ferait disparaître la maladie. A onze heures, par ordre du Storost, les hommes furent tous renfermés ensemble, les femmes et les filles restant sur la place publique. Au premier coup de minuit, une fille choisie sur la bande mit un collier de cheval sur ses épaules et se laissa atteler à une charrue de bois ; deux autres filles mirent la main à chaque bras de la charrue, une autre se mit en arrière à la place du laboureur pour conduire, puis une femme ouvrit la marche. A côté d'elle était une autre femme ayant au bras un panier plein de sable, et elle en semait le long du chemin pour marquer la ligne dans laquelle devait se tracer le sillon. Aucune lumière ne devait les éclairer, et cependant, si le sillon déviait à droite ou à gauche de la ligne de sable, le charme serait rompu. Heureusement, le sol du Kalooga est noir et le sable est blanc, puis, espérons-le, pour le succès de l'entreprise, il faisait peut-être clair de lune. Toutes les autres femmes du village suivaient, faisant un tapage horrible avec des chaudières et autres ferblanteries, en imitant autant que possible avec leur voix le bruit du vent pendant une tempête de neige.

La procession se rendit d'abord à la porte de l'église, y chanta un refrain tout à fait païen, exécuta quelques figures d'une danse nationale, puis elle fit trois fois le tour du village de l'ouest à l'est. La cérémonie terminée, une veuve marqua d'une croix chaque porte avec du goudron—obstacle insurmontable à l'entrée des mauvais esprits.

RUSSIE

LA PRIÈRE DU CZAR

Voici la prière que le Czar, agenouillé, a récitée à haute voix, d'après le livre que le métropolitain de Nowogorod a présenté à Sa Majesté.

Nous la citons à titre de document intéressant :

" Seigneur, Dieu de mes Pères, Czar des Czars, dont un mot a créé l'univers et dont la sagesse dirige les destinées humaines, tu gouvernes le monde par la justice et la sainteté !

" Tu m'as choisi pour le Czar, le juge de tes créatures. Je crois en ton infinie bonté pour moi. Je te remercie et je m'incline devant ta Toute-Puissance.

" Toi, mon Seigneur et mon Dieu, guide-moi dans la mission que tu m'as confiée, donne-moi la science du bien, fortifie-moi pour cette grande tâche.

" Que la sagesse qui rayonne de ton trône me pénètre ! Qu'elle descende sur moi des lieux où tu règnes ! Inspire-moi ce qui peut plaire à tes yeux, ce qui est selon tes commandements.

" Que mon cœur soit entre tes mains, afin que mon œuvre soit charitable aux hommes qui me sont confiés, profitable à ta gloire, afin qu'au jour de ton Jugement, je puisse répondre sans remords par la grâce et les bienfaits de ton fils unique, dont je bénis le nom ainsi que le tien et celui du très miséricordieux, très vivifiant et très saint Esprit dans tous les siècles des siècles."

L'empereur s'est relevé. Devant Sa Majesté le métropolitain est tombé à genoux ; de même toute la famille impériale, le clergé tout entier et les fonctionnaires qui sont actifs dans le couronnement. L'empereur seul, au milieu de l'estrade, est resté debout comme le chef de la famille, le chef de l'Etat et même le chef spirituel du clergé schismatique, qui s'est séparé du représentant de Jésus-Christ sur la terre pour se soumettre à un empereur temporel.

LA VIE DE FAMILLE

Si le bonheur existe encore quelque part sur la terre, il est dans la vie de famille, dans l'amitié franche et cordiale de ses parents, dans les joies simples que l'on goûte sous l'œil de son père et de sa mère, au milieu de ses enfants, de ses frères et de ses sœurs.

La vie de famille, elle est si belle que, suivant une parole divine, elle est aimée de Dieu et des hommes ; elle est si bonne, que Dieu lui-même lui emprunte ses plus touchantes comparaisons ; il nous aime comme un père, comme une mère aime ses enfants.

Malheureusement, cette vie de famille périclète parmi nous. On ne se plaît plus guère *chez soi*. Le père n'aime plus à se trouver au milieu de ses enfants, et le jeune homme a hâte d'être arrivé à dix-huit ou vingt ans pour s'échapper de la maison paternelle. Il ne se croit heureux et libre que lorsqu'il l'a quittée.

Il est un jour surtout dans la semaine propre à entretenir cette vie de famille : c'est le jour du dimanche. Il semble fait exprès pour les joies de la famille, avec son repos, sa liberté de cœur et sa prière en commun sous l'œil du père et de la grande famille chrétienne.

* *

L'économie est nécessaire, même avec de la fortune :